



Il faisait froid, nous marchions vite, serrant nos manteaux autour de nous. L'atmosphère était grise, traversée par de gros nuages noirs qui l'obscurcissaient à tout instant. Nous ne parlions pas, sentant peser sur nous la lourdeur des choses tristes.

Sans être précisément une ville morte, Bruges a je ne sais quoi d'étrange, d'inattendu qui fait penser à la civilisation d'un autre âge. Elle a résisté aux guerres, aux ravages du temps; elle n'a abattu aucun de ses vieux pignons, elle n'a répudié aucune de ses vieilles traditions; elle est là, immuable, comme la personification d'une société disparue.

On éprouve, lorsqu'on traverse Bruges, le besoin de parler bas; le bruit d'un chariot sur le pavé produit l'effet d'un ouragan. Les gens ont l'air de frôler les murs; presque toutes les femmes sont enveloppées d'une grande pelisse ajustée à un capuchon qui recouvre entièrement leur tête. Si vous jetez un regard vers les fenêtres vous remarquez que les rideaux s'agitent doucement: des yeux sont derrière qui vous épient.

Mais nous voulions aller à l'hôpital Saint-Jean pour voir les chefs-d'œuvre de Memling, et comme, en hiver, la nuit tombe de bonne heure, nous

hâtions le pas, sans nous attarder davantage aux fenêtres des Brugeoises.

A peu de distance du Baptistère, lorsqu'on a dépassé le coude assez prononcé que fait la rue en cet endroit, on se trouve devant un pignon fruste, rongé et noirci. C'est l'entrée primitive de l'hôpital Saint-Jean. On distingue encore, à travers la maçonnerie dont la baie est remplie, le pilastre du milieu et les colonnettes d'angles; au-dessus, l'ogive est formée par un double ourlet de sculptures qui sert, pour ainsi dire, de cadre aux deux

bas-reliefs du tympan. Ces bas-reliefs représentent la Mort et le Couronnement de la Vierge. Rien ne saurait exprimer la naïveté de ces figures groupées, les unes dans toutes les attitudes de la douleur, les autres, célébrant avec les marques de la plus sincère allégresse le triomphe de Marie.

Et sur ce vieux débris, le temps, en arrondissant les moulures, en attachant la mousse aux places effritées, en faisant croître l'herbe aux creux laissés vides par les pierres détachées, a

déposé une grâce indéfinissable. Plus d'arêtes vives, plus de teintes éclatantes: tout y est fondu, harmonieux comme une prière. Le porche, autrefois, s'ouvrait largement pour les malades, pour les pauvres, pour tous ceux qui souffraient; aujourd'hui le voilà fermé, mais il abrite encore des nids d'oiseaux et des giroflées.

Quand on a franchi la grande porte voûtée qui



MEMLING.

donne maintenant accès dans l'hôpital, on pénètre dans une cour dont la moitié a été convertie en jardin. En été, il s'exhale des rosiers en fleurs un parfum subtil qu'on sent flotter partout.

A droite, est le musée, le sanctuaire où sont gardées pieusement les plus belles créations de Memling. Dans cette pièce, aux boiseries sombres, on dirait que l'artiste a laissé quelque chose de son âme et l'on est pris, dès le seuil, par le respect qu'impose son génie.

Mais avant de se mettre à étudier toutes ces œuvres, il faut évoquer celui qui les a faites, s'imprégner en quelque sorte de son esprit.

Malheureusement, sur la naissance et la vie de l'artiste, plane un doute que les plus minutieuses recherches n'ont pu dissiper complètement.

On sait qu'il naquit à Bruges, qu'il étudia avec Van der Weyden et que celui-ci finit par le prendre pour collaborateur. On a conservé de cette association entre le maître et l'élève un triptyque qui appartenait à Marguerite d'Autriche. Puis, Memling disparaît pendant plusieurs années. Où est-il ? Que fait-il ? Travaille-t-il en secret au perfectionnement de son art ? Cherche-t-il, en voyageant, de nouvelles inspirations ? Nul ne le sait.

Pourtant, des mémoires anonymes, publiés par Morelli, attestent qu'en 1450 il fit le portrait d'Isabelle de Portugal, épouse de Philippe le Bon. Telle était donc la confiance qu'inspirait alors le talent du jeune peintre. Le même portrait avait été fait par Jean Van Eyck, et Memling, dans cette circonstance, devait non seulement lutter avec une réputation établie, mais encore soutenir la gloire d'une école dont lui-même était le continuateur.

Il serait bon de remarquer ici l'avantage qu'eut Memling à venir en un moment où d'habiles précurseurs avaient déjà affirmé une manière nouvelle et résolu les problèmes difficiles de la pureté de la ligne et de l'intensité du coloris. Van Eyck et Van der Weyden avaient ouvert le chemin; Memling n'eut plus qu'à marcher sur leurs traces, qu'à se laisser aller à tous les élans de sa verve, qu'à suivre, au milieu de ses rêves, l'idéal de beauté que peut-être, seul entre tous, il lui a été donné d'atteindre.

En 1470, nous savons que Memling fait un diptyque représentant saint Jean-Baptiste et la Vierge; mais, à partir de cette année, nous le perdons encore.

Une nuit du mois de janvier 1477, la neige tombait à gros flocons; Bruges dormait, le couvre-feu avait sonné depuis longtemps; là-haut, dans le beffroi, la lampe du veilleur brillait, toute petite, scintillant comme une étoile. Tout à coup, on entendit heurter à la porte de l'hôpital Saint-Jean. Les moines, réveillés brusquement, se consultèrent pour savoir s'il fallait ouvrir.

Qui pouvait venir à une telle heure et par un temps pareil ?

— Mon frère, savez-vous s'il y a dans la ville quelque malade en danger de mort ?

— Non, je n'en connais aucun.

— Alors, serait-ce un chemineau en quête d'un gîte ?

— Ceux-là n'ont-ils pas les granges et les étables ?

— C'est vrai !

On était encore sous l'impression terrible des dernières guerres civiles, guerres où Bruges avait pris une large part et dans lesquelles elle avait vu s'écrouler son commerce et sa prospérité. On se rappelait encore les appels des archers, le piétinement des chevaux, les éclats sonores de la trompette, appelant les soldats au combat. Cela arrivait souvent en pleine nuit. Alors, c'était un effarement général; les femmes poussaient des cris lamentables, les hommes sautaient à la hâte sur leurs armes : — combien, hélas ! portaient ainsi qui ne devaient plus revenir !

Mais aujourd'hui, la guerre est finie, grâce au ciel ! Louis XI est là-bas, dans sa bonne ville de Paris, charmant les loisirs de la paix en faisant abattre les têtes des puissants barons de France; le duc Charles, plus fou que jamais, s'en est allé ferrailer contre les Suisses dont il a fort à se plaindre, paraît-il. Rien à craindre donc.

A l'huis cependant, les coups redoublent et bientôt on entend une voix faible qui dit :

— Ouvrez-moi, par pitié, je me meurs !...

Les bons pères n'hésitent plus alors, ils ouvrent et voient devant eux un homme couvert de boue et de sang. C'est Memling. Il est blessé, ses vêtements sont déchirés, c'est à peine s'il peut dire d'où il vient. On le recueille, on le soigne, on le guérit. Et plus tard, quand il sortira de cette maison bénie, il lui donnera en gage de sa reconnaissance, *la Chasse de sainte Ursule et le Mariage mystique de sainte Catherine*.

Après la mort de Philippe le Bon, Memling avait passé au service de Charles le Téméraire. Ce prince, dont la magnificence était inouïe, avait coutume d'emmener dans ses expéditions tous les gens de sa maison. C'est peut-être à cause de cela que Memling l'avait accompagné sous les murs de Nancy. L'artiste s'était échappé au milieu de la déroute, puis il avait regagné, à travers des dangers sans nombre, sa chère Bruges qu'il quittait bien souvent, mais à laquelle il revenait toujours comme un enfant prodigue vient faire pardonner ses frasques en pleurant sur les genoux maternels.

Seulement, il paraît que l'odyssée de Memling n'est qu'une gracieuse fiction démentie d'un bout à l'autre par l'histoire. Memling n'était nullement dans la misère, il possédait deux maisons rue du Pont-Flamand, il n'en fut jamais réduit à solliciter les soins des moines de Saint-Jean, il avait une femme et trois enfants.

Eh bien ! j'en suis enchantée pour Memling, mais j'en suis navrée pour nous. Oui, je soutiens qu'il y a mille fois plus de charme à se représenter l'artiste pauvre, payant ses dettes avec des chefs-

d'œuvre, à le voir souffrant dans le douloureux enfantement de ses idées que de savoir qu'il a reçu une indemnité pour remplacer ses toitures de chaume par des toitures de tuiles et de discuter, pendant des heures, sur le nom de sa fille qui, au dire des uns, s'appelait Pétronille et, au dire des autres, Cornélie.

Enfin, soit que Memling ait fait la chasse pour remercier les religieux de l'hôpital, soit qu'elle lui ait été commandée et payée, elle n'en est pas moins une incomparable merveille.

Elle est construite sur le modèle d'un édifice gothique, surmonté d'une légère toiture terminée en crête émaillée et ciselée. Les quatre angles sont arrêtés par des pinacles à crochets; les pignons sont évidés en niche, et finement guillochés. Chacune des faces est divisée en trois compartiments séparés par des colonnettes; les deux extrémités forment des panneaux autour desquels court une bordure d'ogive, et sur le toit sont enchâssés six médaillons.

Il faut avoir le temps de scruter un à un tous les visages, d'étudier longuement les plus petits détails, l'arrangement des scènes et la gradation des nuances, car un rapide examen ne suffirait pas à vous faire goûter la joie esthétique que donne à l'esprit la perfection d'un ouvrage. *La Chasse de sainte Ursule* n'est pas seulement un travail d'artiste, c'est encore une œuvre de poète. En voyant la légende des vierges martyres se dérouler devant vos yeux, vous pensez lire un chant du Dante ou du Tasse.

Memling se plaisait à l'exécution des thèmes de la Bible et de *la Vie des Saints*. Il trouvait dans ces sujets, pleins de candeur, un champ propre à recevoir tout ce que sa nature pouvait y déverser de sentiment et de poésie.

C'est de tout près, comme vous vous pencheriez sur des miniatures d'or fin, qu'il faut regarder ces images exquises au moyen desquelles l'artiste va vous raconter l'histoire de sainte Ursule.

La princesse arrive d'abord à Cologne, où Sigilands, reine des Urbiens, l'accueille avec le plus grand empressement. Elle repart bientôt, se dirigeant vers Rome, le but de son voyage. Elle s'arrête à Bâle pour traverser les Alpes. Enfin, la voilà à Rome, devant le Souverain Pontife. Elle est à genoux sur les marches de l'autel, entourée des plis de son voile blanc, tandis que le Saint-Père, revêtu de ses ornements sacerdotaux, couronné de la tiare, lui remet les pouvoirs qui lui permettront d'aller porter au loin la parole du Christ. Le pape la fait accompagner jusqu'aux bords du Rhin. Il n'a peur qu'elle ne soit victime de quelque attentat. Pourtant, elle sera seule avec ses compagnes en arrivant à Cologne, et c'est là que le Seigneur a préparé pour elle la palme du martyr, là qu'elle verra ses filles massacrées, là qu'elle recevra la mort des mains du bourreau.

Mais, s'il nous a été possible de tracer le plan

d'une telle œuvre, nous avouons qu'il n'y a point de termes qui puissent rendre la transparence cyanée de l'atmosphère, l'éclat des vêtements, le fini des horizons, et surtout la sereine expression des physionomies.

Ces femmes livrées à la fureur des soldats paraissent ne pas sentir leurs blessures; leur sang coule, elles ne s'en aperçoivent même pas; leur âme s'élance déjà vers le ciel, la sainte volupté de la douleur étouffe en elles les derniers cris de la chair.

Sur toutes les compositions pieuses de Memling règne le grand principe de la morale chrétienne : l'anéantissement du corps au sein de la divinité. Et jusque dans l'azur du firmament, jusque dans la profondeur mystérieuse des eaux, vous avez l'illusion d'un monde paradisiaque où continuent à se mouvoir des créatures humaines détachées de la terre par les transports de la foi.

Si nous passons de *la Chasse de sainte Ursule* au *Mariage mystique de sainte Catherine*, nous retrouvons la même morbidité de tons et cette tranquillité de tout l'être, qui est ce qu'on pourrait appeler la beauté « du juste ».

En effet, on rencontre rarement, dans les figures des tableaux religieux, cette beauté parfaite telle que la comprenait l'art païen, beauté qui consiste dans l'exacte proportion de toutes les lignes, ainsi que dans la régularité des traits. Voyez toutes les femmes des tableaux de Memling, et pour n'en prendre qu'un exemple, voyez celles du *Mariage mystique*. Elles sont laides. Les yeux, dégarnis de cils, sont secs et comme taillés d'un seul coup de ciseaux; le front est bombé, d'une hauteur prodigieuse encore exagérée par l'absence de sourcils; les cheveux laissent les tempes trop dégarnies; le nez est trop long, la bouche trop pincée; elles ont l'air d'être découpées dans du bois. Cependant, considérez le grain de la peau, le cercle bleuâtre qui entoure les paupières, l'attache délicate du cou et la rondeur souple des joues; admirez ce calme, cet apaisement de toute la personne, et vous vous direz : « Ce sont là des créatures de prédilection. »

D'une main, la Vierge serre son fils contre elle et, de l'autre, elle tourne le feuillet d'un livre que lui présente un ange agenouillé près d'elle; sainte Catherine tend son doigt à Jésus pour qu'il y passe l'anneau nuptial; sainte Barbe est profondément absorbée par la lecture des *Oraisons*. Et la Vierge nous paraît bien celle qui fut choisie pour être la mère d'un Dieu; sainte Catherine et sainte Barbe sont bien les épouses du Christ. Plus belles, elles eussent été plus femmes sans doute, mais elles n'eussent plus été des saintes.

Les deux volets du triptyque représentent, l'un, *la Vision de saint Jean l'Évangéliste dans l'île de Pathmos*, et l'autre, *la Décollation de saint Jean-Baptiste*. Le premier, c'est l'histoire de cette extase écrite, de ce livre que les générations

ont tenté vainement d'interpréter : *L'Apocalypse*.

Quelle admirable tête de songeur que celle de saint Jean ! Il est là attentif, prêtant l'oreille aux sons d'une voix très lointaine, tandis que son regard suit dans l'espace des formes bizarres qui passent avec la rapidité des nuages. Et quelle simplicité dans l'attitude, quel naturel dans les deux mains appuyées sur le livre !... Non, ce n'est pas une vaine image, cet homme vit, il va prophétiser au nom du Père Éternel.

Alors, dans une brume éclairée seulement par la lueur verdâtre de l'Étoile, paraissent les quatre cavaliers qui symbolisent la Mort, la Guerre, la Famine et la Peste; puis, le dragon flamboyant; et enfin, là-haut, l'apothéose, le ciel entr'ouvert, le trône de Dieu soutenu par les quatre animaux au corps parsemé d'yeux, les trompettes des archanges, les vieillards prosternés.

Le jour baissait dans la salle; je crus entendre retentir ces mots du visionnaire :

« Je vis ensuite s'élever de la mer une bête qui avait sept têtes et, à chaque tête, dix cornes, et, sur ces dix cornes, dix diadèmes et, sur ces têtes, des noms de blasphèmes. »

Je ne voyais plus que la figure de Jean, cette douce figure de songeur nimbée par le ravissement. Depuis lors, j'y pense très souvent; je n'ai qu'à me recueillir un peu pour la revoir encore.

Comme pour faire contraste à ce sujet mystique, *la Décollation de saint Jean-Baptiste* vient nous prouver que l'artiste excellait dans le domaine du réalisme autant que dans la sphère de l'imagination. Les jets de sang qui s'élancent de tous les vaisseaux rompus par le tranchant du fer, la pose du bourreau, qui garde encore, dans la manière dont il tient son arme, la brutalité qu'il a dû apporter au service de son horrible besogne, la physiognomie des trois hommes qui ont assisté à l'exécution, le mouvement de recul que fait Hérodiade en recevant la tête de saint Jean-Baptiste, tout cela existe, palpité et pense, tout cela est saisissant au suprême degré.

Si nous donnons quelques instants aux portraits de *Martin van Keunen* et de *la Sybille Zambeth*, nous admirerons le don qu'avait Memling de transformer sa manière suivant l'exigence de ses modèles. Ce *Martin van Keunen* est un homme jeune et vigoureux; bien que son attitude soit celle de la prière, on sent qu'il n'y a en lui ni ascétisme ni mortification; celui-là n'est pas né pour la contemplation, mais pour la bataille et le tournoi. Chez *la Sybille Zambeth*, au contraire, les yeux sont sans éclat, le tour des narines a des tons d'ivoire, la bouche est pâle : c'est l'expression de l'ennui ou de la souffrance.

Là où l'interprétation de la pensée se manifeste de la façon la plus émouvante, c'est dans *la Descente de Croix*. Le corps de l'Homme-Dieu est étendu par terre; devant lui, sa Mère est prosternée; de chaque côté, Marie-Madeleine et saint

Jean sont restés debout. La Vierge a les paupières meurtries et gonflées. Elle pleure depuis le commencement de la passion; elle a suivi Jésus d'étape en étape; elle l'a vu flagellé, couronné d'épines, couvert de crachats, crucifié sur un gibet infâme, et elle n'a rien pu faire pour le sauver ! Elle sait que la Rédemption du monde doit s'accomplir par la mort de Jésus, mais, ce Jésus, c'est son fils, elle l'a porté dans ses entrailles, il a grandi près d'elle, il lui a donné ses caresses d'enfant, elle l'aime enfin !... Et ses larmes sont des larmes brûlantes qui ont creusé des sillons sur son visage.

Avec le triptyque de *l'Adoration des Mages*, c'est la joie intime, le charme secret d'une scène de famille. L'enfant vient de naître, sa mère le contemple émerveillée; saint Joseph dirige sur ce couple adorable la lumière jaune de sa lanterne, et, comme le vent pénètre par les ais mal joints de l'étable, il protège d'une main cette lueur vacillante. La flamme met des transparences au bout de ses doigts nouveaux. Près de lui, l'âne et le bœuf avancent largement leurs grosses têtes : le souffle épais qui sort de leurs naseaux s'évapore peu à peu en montant dans l'air plus chaud.

Et je n'ai point parlé dans ces rapides esquisses des chefs-d'œuvre du Maître, de l'effet qu'il avait tiré de ses arrière-plans. Dans la plupart de ses tableaux, il y a un vitrail entr'ouvert ou une simple claire-voie entre deux poutres comme dans *l'Adoration des Mages*, d'où vous apercevez un coin de ville, une campagne, un cavalier montant péniblement une côte, les deux jambes pendant hors des étriers, le corps penché sur sa bête, une femme s'éloignant sur la route grise avec un halancement de hanches et de jupe; cela vous donne l'impression d'autres existences gravitant autour de celles qui vous ont intéressé tout d'abord.

Et l'homme qui a conçu tant de merveilles, l'homme qui a su revêtir ses inspirations des formes les plus suaves était grotesquement laid. Ses yeux étaient saillants et hagards, ses arcades sourcilières arrondies en serpe jusqu'au milieu du front, son nez d'une grosseur excessive, ses pommettes protubérantes, sa chevelure en désordre. On aurait dit que Dieu, en élevant son esprit jusqu'au génie, et son âme jusqu'à la compréhension de l'amour divin, n'avait plus songé à son corps.

En France, nous connaissons trop peu la peinture de Memling; nous avons bien de lui, au Musée du Louvre, un *Saint Jean-Baptiste* et une *Marie-Madeleine*, mais ce n'est pas assez. Ce qu'il faut voir, c'est l'héritage immortel de l'hôpital Saint-Jean. Il me semble qu'on devrait y aller chaque année, comme en pèlerinage, y rendre hommage à la mémoire de l'artiste et se laisser initier, par l'étude approfondie de ses ouvrages, au sentiment le plus noble de l'art : la croyance unie à l'imagination.

L. COMBIER.



BIBLIOGRAPHIE



ACTUELLEMENT, le livre le plus lu est, à coup sûr, *Vers le pôle*, par FR. NANSEN, élégamment traduit par CH. RABOT (1). C'est le journal de l'émouvante expédition qui a valu ce printemps à l'intrépide explorateur norvégien un accueil enthousiaste à Paris. Il la raconte avec une héroïque simplicité traversée d'éclairs de poésie, et la complète par des photographies curieuses qui laissent entrevoir l'effrayante beauté des régions parcourues. De tels exemples d'endurance et de courage surhumains doivent secouer la mollesse trop fréquente à notre époque; aussi nos lectrices, après avoir parcouru ces pages entraînantes, feront-elles bien de les passer à leurs frères qui, plus qu'elles encore, ont à y gagner.

Le *Journal d'un Bourgeois de Paris*, par ED. BIRÉ (2), arrive à son quatrième volume qui contient la chute de Danton. Ce récit, suivant jour par jour la Révolution, en donne, avec une vérité poignante, la sensation vécue. Très chargé de documents, il est plutôt fait, au point de vue de la jeunesse, pour lui être lu dans sa partie principale qui rend inoubliables les faits tout secs fournis par l'histoire.

En cette saison, les longues soirées à la campagne laissent plus de loisir pour la lecture; nous indiquerons donc, un peu rapidement, une série de romans tous intéressants, dans des genres divers. *Le Mariage de Gabrielle*, par DAN. LESUEUR (3), montre comment un cœur de jeune fille, droit et pur, arrive à transformer le prétendant mondain qui ne l'épousait que pour sa fortune. Dans *la Brume*, par LÉON DE TINSEAU (4), est une fine et spirituelle étude dont un malentendu entre deux fiancés, également ombrageux et fiers, fait le nœud; en les plaçant dans le monde littéraire parisien qu'il connaît mieux que personne, l'auteur s'est donné un prétexte à des croquis qui semblent bien être des portraits. *Brigandes*, par A. GODARD (5), dramatique récit emprunté aux guerres de la Vendée, prouve que le roman historique, un peu abandonné aujourd'hui, mériterait d'être remis à la mode; moins austère qu'un ouvrage de pure histoire, lorsqu'il suit celle-ci de près, il lui rend le relief et la vie. *La Vocation de Soledad*, par

CAT (1), enseigne, sous une forme très vive, qu'il faut se défier de l'exaltation même religieuse, et que les jeunes filles peuvent prendre pour un appel vers le cloître ce qui n'est qu'une erreur de leur imagination. *Rebelles et Soumises*, par M. DAMAD (2), donne, dans une série de nouvelles, d'une philosophie résignée, bien empruntées à la vie vraie, une suite de figures féminines, arrivant, après plus ou moins de luttes, à ne demander à l'existence d'autre bonheur que le bien qu'elles y peuvent faire : cela n'exclut pas la note spirituelle, un peu mordante, et, sous ce rapport, nous recommandons la nouvelle : *Une Réhabilitation*.

Ces livres conviennent à des jeunes filles d'au moins vingt ans, et ce temps de vacances veut que nous songions aux plus jeunes. Une jolie collection toute nouvelle leur offre : *Stéphanette*, par R. BAZIN (3), dont nous avons parlé déjà, et *Cœurs naïfs*, par M. LUGUET (4), douce et simple histoire de deux enfants élevés ensemble dans un vieux château, et auxquels il devient impossible de jamais se séparer, ni de quitter ce milieu familial finement dépeint.

L'Anneau de César, par A. RAMBAUD (5), résout le problème de rendre l'érudition intéressante en présentant, sous une forme pittoresque, les origines de notre nation et la conquête de la Gaule par les Romains. Ces mémoires supposés d'un soldat de Vercingétorix renferment des pages très dramatiques, surtout toute la dernière partie : la lutte désespérée contre César.

Le Sphinx des Glaces, par J. VERNE (6), nous emmène non au pôle nord, mais au pôle sud, et le fécond chroniqueur de tant de voyages extraordinaires, que la réalité égale ou dépasse chaque jour, n'a, cette fois, rien moins entrepris que de donner suite à l'un des plus fantastiques récits de l'Américain Edgar Poë. Ce premier volume laisse les héros en face d'une énigme dont l'imagination des lecteurs attendra avec impatience la solution.

Sous ce titre, OLGA NYLANDER (7), *A Aylicson* a retracé, avec émotion, la vie très simple d'une jeune Suédoise convertie, morte à vingt ans; c'est une œuvre toute d'âme où le talent de l'écrivain supplée aux incidents pour donner une image très pieuse et douce, qui eût cependant gagné, peut-être, à se présenter dans un cadre plus restreint.

A. CHEVALIER.

(1) E. Flammarion, 10, rue Racine : 10 francs.

(2) Perrin, 35, quai des Grands-Augustins : 3 fr. 50.

(3-4-5) Calmann Lévy, rue Auber : 3 fr. 50.

(1) Perrin, 35, quai des Grands-Augustins : 3 fr. 50.

(2) Ollendorf, rue de Richelieu : 3 fr. 50.

(3-4) Mame, à Tours : 3 francs chacun, illustré.

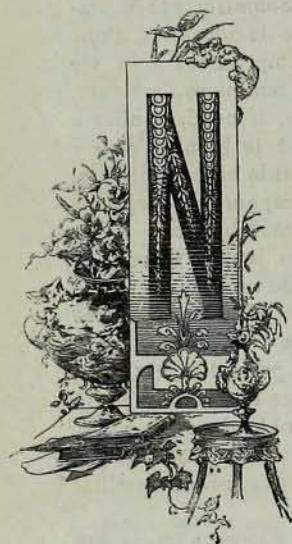
(5) Hetzel, rue Jacob, 2 vol. — (6) 1 vol., 3 fr. ch., ill.

(7) Bloud et Barral, 4, rue Madame : 3 francs.



La Marquise Sabine

SUITE



os visites sont faites... Un souci de moins ! Et nous sommes allés chez les dames Darnal, un succès !!

En écrivant la liste, hier, il a encore fallu me montrer « Sabine Gueldry ».

— Qui est-ce ça, « Darnal » ? a demandé la marquise d'un air dédaigneux.

J'ai d'abord été étonnée de son peu de mémoire. Michèle était ma demoiselle d'honneur ! Puis, sans soupçonner qu'elle feignait l'ignorance, j'ai expliqué avec beaucoup de gracieuseté :

— Ce sont les directrices de la poste.

— Ah ! oui, une dame langoureuse et un laid-ron.

— Mme Darnal est paralysée. Quant à Michèle, je ne puis parler de son visage, n'étant pas jolie moi-même, mais elle est charmante, distinguée...

Je m'interrompis... sur les lèvres de Mme de Barsannes passait un sourire ; oh ! un tout petit sourire signifiant sans doute que je n'étais pas très bon juge en distinction. Et c'est vrai ! J'ai toujours vécu si loin du monde !

Assez intimidée, je gardai le silence.

— Voyez-vous, ma chère Sabine, dit alors la marquise, en ne rendant pas de visite aux dames Darnal, cette relation serait brisée tout simplement ; et, je vous l'avoue, vous me feriez plaisir.

J'étais si stupéfaite, que je balbutiai je ne sais quoi. La marquise reprit :

— Oui, vous me feriez plaisir. Ici, l'élément aristocratique est rare ; de plus, il entre dans nos plans de recevoir fort peu, au moins durant trois ou quatre années ; malgré cela, il est évident que les quelques châtelains des environs viendront parfois à Barsannes. Je serais donc peu flattée, je dois vous le dire, d'avoir, à ce moment-là, une receveuse de postes dans mon salon. Comprenez-vous ?

Certes ! je comprenais très bien, trop bien même, et j'espérais qu'Herbert, avec un simple mot parti

du cœur, m'éviterait une réponse. Mais non... Assis devant une table couverte de cravaches, il paraissait absorbé par le choix de l'une d'elles. Et cependant le jeu de sa physionomie, que j'apprends à connaître, me prouvait qu'il ne perdait pas un mot de cette conversation.

Seule pour la lutte, je crois bien que ma voix tremblait en répondant :

— Si l'ennui d'avoir Michèle au château est l'unique raison pour laquelle notre visite aux dames Darnal vous déplaît, vous pouvez être tranquille, Michèle ne sort jamais ou presque jamais. J'ajoute qu'étant très instruite, très bien élevée, elle serait plus à sa place dans un salon que dans cet horrible bureau.

— Ah ! vous croyez ? N'importe, ma chère, au moins pour m'être agréable, laissez de côté cette relation. Vous trouverez chez les de Gosselin et les de Briges une jeune femme et une jeune fille qui remplaceront très avantageusement Mlle Darnal.

Cette fois, impossible de me contenir :

— Jamais ! m'écriai-je, jamais personne ne me remplacera Michèle. Depuis la mort de la chère sœur Marie Bernard qui m'a élevée, je n'ai pas eu d'amie plus dévouée, plus tendre, plus pieuse... J'aime Michèle, c'est tout dire, et j'espère bien qu'elle connaîtra le bonheur un jour, bientôt peut-être...

L'expression du visage de la marquise me montra la souveraine imprudence de ces dernières paroles. Elle ne m'en demanda aucune explication, preuve qu'elle avait compris leur sens caché, et ne cherchant plus à discuter avec moi, elle se tourna vers Herbert :

— Le choix de cette cravache ne presse pas, dit-elle d'un ton impatient, tu ferais mieux d'écouter notre conversation et de donner ton avis.

Il leva la tête et nos yeux se rencontrèrent... Que lut-il dans les miens ? Beaucoup de choses sans doute, car, après une courte hésitation il répondit :

— Mon Dieu, ma mère, vous avez tort, je crois, de vouloir brusquer les sentiments de Sabine ; Mlle Darnal a été jusque-là sa seule amie, il est assez naturel qu'elle y tienne. Une visite ne nous engage guère et Sabine, en voyant de temps à

autre M^{me} de Gosselin et M^{lle} de Briges dont vous venez de parler, établira vite une comparaison.

Ah ! je le savais, Herbert avait tout entendu.

— C'est bien ! dit simplement la marquise. Ecrivez : « Darnal ».

Et la liste s'acheva sans autre incident.

Un succès, ai-je écrit au début... Oui, un succès ! Mais, de même que pour résister à l'invasion de Bouddha et de ses deux gardes du corps, il a fallu l'intervention de M^{me} de Barsannes ; de même je n'ai triomphé ce matin que grâce à l'intervention d'Herbert, lequel, très adroitement, a su ménager... la chèvre et le chou. Le jour où la mère et le fils seront unis, que fera Sabine ? Eh bien ! Sabine frappera très fort à la porte du cœur de son mari. Elle se montrera tendre, persuasive, patiente, et la force, enchaînée par l'affection, cédera à la faiblesse... Du moins, je l'espère.

Voilà comment je m'encourage de temps à autre. Vrai ! je m'admire moi-même de savoir si bien me promettre un bon morceau de sucre... que je ne goûterai peut-être jamais...

J'ai été déçue, triste à pleurer, quand, vers deux heures, Herbert, après m'avoir regardée descendre les escaliers du perron dans ma jolie toilette rose, s'est installé près de moi, sans rien dire, sur les coussins de la victoria. J'attendais un mot gracieux, un sourire, quelque chose enfin... Pas une syllabe... A peine assis, il a simplement dit de sa voix brève : « Allez, Tom ». Et les chevaux sont partis comme des flèches le long de l'avenue.

Le temps était merveilleux, les oiseaux chantaient à plein gosier dans leur abri de feuillage, et sous un vent très doux, les acacias de la route faisaient pleuvoir une nuée de pétales en envoyant des bouffées de parfum.

J'avais le cœur si serré que toute la nature me paraissait couverte d'un brouillard ; mais quand, après avoir contourné la colline, j'aperçus, à travers les arbres, la cheminée de la fabrique et le toit d'ardoise de la villa, j'oubliai mon désappointement pour songer à la surprise de père qui ne nous attendait pas ce jour-là.

En effet, quel cri joyeux, lui et André ont poussé quand, ouvrant bien doucement la porte du bureau, je me suis jetée à leur cou !!

— Où allez-vous donc ainsi ? a demandé père qui me regardait avec une extase évidente.

— En visite, la corvée des jeunes mariés, a répondu Herbert.

— Eh bien, j'espère qu'on vous fera compliment de votre femme... Est-elle fraîche et jolie, ma petite Sabine !

Involontairement, mon regard alla chercher Herbert. Père, qui s'en aperçut, se mit à rire.

— Ah ! mon gendre, on quête vos louanges ; les miennes ne suffisent plus maintenant. Combien en avez-vous adressées depuis le départ du château ?

Ce fut plus fort que ma volonté :

— Pas une seule ! m'écriai-je ; c'est mortifiant

non seulement pour moi, mais pour M^{me} de Barsannes, qui a choisi ma toilette.

— Le silence est le meilleur éloge, dit Herbert d'un ton quelque peu railleur. Soyez sûre que, si votre costume eût manqué de cachet, je me serais permis de vous le faire observer.

— Parfait ! s'écria André. Je partage absolument votre avis. Les femmes sont étranges ! Si on ne les encense à tout propos, surtout pour ce qui concerne leurs colifichets, elles ont des désespoirs !... Et mon père qui croyait Sabine inaccessible à la coquetterie !... Assez là-dessus. Êtes-vous satisfait de votre attelage ?

La physionomie d'Herbert se transforma soudain, et j'enviai, oui, vraiment, j'enviai Litt et Diana, qui pouvaient amener un tel sourire sur ses lèvres, un tel éclair dans ses yeux.

— Mon cher, vous êtes un connaisseur, dit-il avec orgueil, venez juger par vous-même. Sabine, nous repartons.

Père m'offrit son bras pour me reconduire jusqu'à la voiture, mais je le retins doucement. Je savais bien qu'il s'écoulerait du temps avant qu'on eût admiré les chevaux de la tête à la queue, des poils jusqu'aux sabots. En effet, quand, un quart d'heure plus tard, après une bonne causerie, un rapide bonjour aux ouvriers et la cueillette d'un bouquet de roses, de *mes* roses ! nous arrivâmes à la grille de la villa, André et mon mari discutaient encore le mérite des alezans sous le regard impassible de Tom.

— Petite, ton cocher m'intimiderait ! a murmuré père à mon oreille.

J'ai répondu sur le même ton :

— Justement ! il me produit cet effet. Je m'arrête au moment de l'appeler « Mylord ».

Là-dessus, de bons baisers, des baisers où tout le cœur se donne, et nous sommes partis.

— Votre frère est charmant, me dit Herbert, dans le court trajet de la villa au bureau des postes ; c'est un sportsman émérite.

— André est le meilleur des fils, le meilleur des frères, cela vaut mieux encore.

Tout à son idée, il poursuivit :

— Il m'a fait remarquer la supériorité de Litt sur Diana. Tom partage absolument son avis. Vraiment, j'envie sa sûreté de coup d'œil. Le poitrail de Litt...

Ma foi, impossible d'écrire ce que mon mari me conta sur « le poitrail de Litt ». Je sais seulement que je fis un « ah ! » d'une indifférence telle qu'Herbert s'arrêta net, en disant :

— Pardon ! j'oubliais que ceci n'est pas de votre compétence.

J'aurais bien voulu le rattraper mon « ah ! » malencontreux, mais il était trop tard... Je me suis montrée d'une maladresse inouïe, car les Parisiennes s'occupent beaucoup de sport ; et si Herbert a eu l'idée d'établir une comparaison, elle est à mon désavantage. Puisque André s'y

connaît, je le prierai d'instruire mon ignorance « dans l'ombre et le mystère »... Mon mari sera fort étonné, fort ravi, je pense, de m'entendre ensuite parler de courses, de bookmakers, de boxes, de sportsmen, du Jockey-Club... et de je ne sais plus quoi encore.

Notre visite aux dames Darnal a été courte, trop courte... Herbert, froid, cérémonieux, montrait clairement, à mon avis, qu'il remplissait une corvée. M^{me} Darnal se drapait dans son châle de laine et dans sa fierté. Michèle, fort intimidée, malgré toutes mes avances, ne se faisait pas connaître à son avantage. Bref, un froid régnait dans cette pièce où j'ai passé de si longues et de si douces heures !

— Ouf ! a dit Herbert en sortant, j'espère que c'est fini pour longtemps... pour toujours...

Je n'ai rien répondu... La chaude étreinte de Michèle et de sa mère venait de m'assurer que ce n'était pas fini d'elles à moi, et je sentais bien que, de moi à elles, cela ne finirait jamais.

Pour nos autres visites : l'abbé Falhès, les notaire, médecin, etc., Herbert s'est montré aimable : amabilité mêlée toutefois d'une légère nuance d'embarras. Ce n'est pas chose facile que de causer avec des inconnus ! Tout en disant des banalités, Herbert s'en tirait à merveille... Je l'admirais ! Il a bien eu quelques froncements de sourcils quand, à diverses reprises, nos vieux amis m'ont appelée « petite Sabine », surtout quand M^{me} Hénaut m'a donné une recette de confitures ; mais, enfin, tout s'est bien passé... spécialement pour moi. J'étais là dans mon élément, tandis que le lendemain !...

Oh ! le lendemain ! Les châtelains ont dû s'écrier avec ensemble, après notre salut de départ : « Quelle niaise ! Ce pauvre garçon s'est mis au pied un fameux boulet ! »

Je me sentais triste et dépaylée... Triste et dépaylée comme l'oiseau sauvage emprisonné dans une volière avec de brillants colibris. La nourriture n'est plus la même ; les chants ne sont plus ceux qu'il entendait dans la forêt natale, et le pauvre volète, éperdu, regrettant ses frais ombrages, ses joyeux compagnons, surtout l'air pur des hauteurs derrière ses grillages dorés.

Ma préoccupation était si visible que, immédiatement après avoir pris congé des de Gosselin, Herbert me demanda :

— Êtes-vous souffrante ?

— Non, je suis inquiète... Nous n'irons jamais dans le monde, n'est-ce pas ? car, vraiment, il me fait peur...

— Quel enfantillage ! Enfin, rassurez-vous, nous devrons, je vous l'ai déjà dit, passer plusieurs années à Barsannes, et nous recevrons fort peu.

— Tant mieux ! au moins vous ne pourrez faire

de comparaison. Les brillantes Parisiennes et la petite villageoise que vous avez prise pour femme se ressemblent si peu, si peu !

Au fond, très au fond, j'espérais qu'Herbert, en galant chevalier, déclarerait la supériorité des fleurs des champs sur les fleurs de serre. Point. Il a dit simplement :

— Vous n'êtes pas dans le mouvement, c'est certain.

Nous avons terminé nos visites par le château de Latour, où le colonel d'Ambremont, perclus de douleurs, passe sa vie sur un fauteuil, criant, jurant, fumant du matin au soir, et s'ennuyant à mourir dans cette immense demeure qu'il habite seul.

— Ah ! si j'avais su ! nous a-t-il dit ! si j'avais su ! Une femme soignerait mes rhumatismes à cette heure ! Mais, voilà, j'étais jeune, alerte, pimpant, un bel officier, ma foi ! aimant le plaisir sous toutes ses formes, et l'idée d'être sans cesse escorté de jupons ne m'allait pas. Je pensais : « Plus tard, plus tard. » Et, « plus tard », c'est la goutte qui est arrivée comme compagne inséparable... La maudite ! la scélérate !... Mon jeune ami, croyez-moi, vous avez rudement bien fait de cueillir le bouton de rose qui est en ce moment à vos côtés. A deux, la vie est douce ! Vous avez bien fait surtout de laisser les Parisiennes fardées et mijaurées... Mille tonnerres ! trente ans de moins, et j'eusse été votre soupirant, ma « fraîche petite marquise ».

Est-ce parce que le colonel d'Ambremont m'a appelée « bouton de rose » et « fraîche petite marquise » que, de nos quatre visites « aristocratiques », c'est la sienne qui me laisse le meilleur souvenir ? Peut-être... Pourtant, même sans ces qualificatifs, la rondeur de ce vieux soldat m'eût séduite. Je l'ai dit à Herbert, qui a paru fort étonné.

— Vraiment, ma chère Sabine, je croyais que le colonel, loin de vous plaire, effaroucherait votre timidité, votre réserve, avec ses jurons et son scepticisme.

— Les jurons, je les lui pardonne : ce sont des souvenirs du passé. Quant à son scepticisme, je ne m'en suis pas aperçue... Sur quoi est-il sceptique ?

— Sur tout. Il ne croit ni à Dieu, ni au diable, ni aux hommes. Il a quelque peu raison...

— Oh ! Herbert...

Je n'ai pu dire que ces deux mots, tant mon cœur se serrait d'une infinie tristesse...

Me voici de nouveau la paroissienne de l'abbé Falhès... Depuis avant-hier, il a pris possession de son poste.

Le presbytère est des plus misérables : des lézardes courent le long des murs, l'intérieur est

blanchi à la chaux, les chambres sont carrelées. Malgré cela, le cher homme paraît ravi.

— Tout à fait ce qu'il me fallait, ma petite enfant, m'a-t-il dit ce matin, un coin pour finir mes jours.

— Un vilain coin! Une vraie mesure!

— Bah! j'ai un toit sur ma tête, c'est l'important!

Il s'arrêta, puis reprit d'une voix plus basse :

— Le croiriez-vous, ma fille, l'envie de pleurer me prend dès que j'entre dans l'église... Quelle misère! quelle solitude! Et c'est Dieu qui est ainsi traité, négligé! Le pasteur et la châtelaine vont s'unir, n'est-ce pas, pour remédier à cet état de choses! Par la douceur, par la charité, par l'exemple, nous ramènerons ces pauvres indifférents. Quant à l'ornementation de l'église...

Il ne poursuivit pas; mais je comprenais si bien sa pensée que, sans papier timbré, sans notaire, je me suis engagée à peindre un Chemin de croix; puis un saint Laurent, patron du village; puis le pendant de saint Laurent, qui pourra être, à mon choix, saint Joseph ou saint Antoine de Padoue. Je devrai broder deux ornements, une nappe d'autel, offrir un tapis et un harmonium.

L'abbé Falhès commençait même à parler d'un vitrail pour le chœur, quand je me mis à rire sans façon.

— Assez, assez, monsieur le curé, les promesses que je viens de vous faire représentent au moins trois ans de travail et d'économies, alors...

— D'économies! répéta-t-il en me regardant, étonné.

— Oui, M^{me} de Barsannes, se défiant sans doute de ma compétence, a pris, sans crier gare, la gérance de la fortune. Comme je doute fort qu'elle veuille s'associer à mes largesses pieuses, il sera plus sûr, plus fier aussi, de ne rien lui demander.

Parrain, dans son langage bizarre d'homme de loi, m'a fort bien dit que j'étais absolument maîtresse de ma dot et de mes revenus; mais, depuis mon mariage, M^{me} de Barsannes a si souvent expliqué à son fils l'emploi qu'elle comptait faire de ces derniers, que je me garderais bien d'en distraire « un sol ».

Qu'y avait-il dans mon accent pour que l'abbé Falhès, attachant soudain sur moi son pénétrant regard, demandât vivement :

— La marquise est bonne pour vous, n'est-ce pas, Sabine?

— Bonne! Je ne puis encore bien vous répondre. Le branle-bas des réparations et des visites nous a fait mener jusque-là un vie si peu intime!

Il soupira! Puis, inclinant vers moi sa tête blanche :

— Souvenez-vous de ce que je vous ai dit : les débuts sont toujours difficiles : l'étude des caractères, le contact journalier avec des inconnus demandent de la pénétration, de la souplesse, de la patience, de l'abnégation. Allons, courage, cou-

rage, je vous laisse sur ce mot; voilà Ursule, et je déserte lâchement pour ne pas entendre la vingtième édition de ses doléances.

Je riais encore de la fuite du bon vieux curé quand Ursule arriva près de moi.

Et longtemps, longtemps, j'ai dû entendre « la vingtième édition des doléances »...

.*.*

M^{me} de Barsannes n'est pas aimée... J'en acquiesce la certitude chaque jour en faisant mes visites aux pauvres et aux malades du village, après une messe matinale. Au début même, ce peu de sympathie retombait sur moi. On m'accueillait, soit par le silence, soit par des phrases boursoufflées, toujours avec une contrainte qui m'attristait fort. Le sourire ne paraissait pas sur les lèvres, les cœurs restaient fermés, la misère se dévoilait dans des mots d'une âpreté mordante.

Puis, doucement, d'une façon en quelque sorte insensible, les rapports ont été moins tendus.

Naturellement, c'est la sauvagerie des enfants qui a d'abord cédé. Au lieu de se cacher derrière les jupes de leur mère, au lieu de fuir à toutes jambes à mon approche, les bambins ont fini par guetter mon arrivée au village, et je vois maintenant des bousculades terribles. C'est à qui dira bonjour le premier à « madame Sabine »... Ils savent bien, les petits diables, que mon sac est toujours bourré d'images, de livres et de bonbons.

Les infirmes, les malades me sont venus après les enfants. Rien de tel qu'un paquet de tabac, du vin, du bouillon, joints à de douces paroles, pour remonter le corps et dilater le cœur.

.*.*

« Les cœurs sont à moi », pas tous, cependant... Celui de la cuisinière Colette résiste à mes avances. Il reste aussi dur que son anguleux visage. Vieillie au service des de Barsannes, Colette est « quelqu'un » au château. La marquise et Herbert lui sont très attachés; les domestiques la redoutent. Quant aux villageois, je résumerai vite leur opinion en disant qu'ils l'appellent « loup-garou ».

« Loup-garou » est veuve. Depuis la mort de son mari, follement aimé, elle a perdu fraîcheur et sourire. Rien n'anime cette face de marbre, sauf quand il s'agit des de Barsannes. Colette se ferait pendre pour ses maîtres. Dès l'instant de leur ruine, elle les a servis sans recevoir un centime de gage, et je ne jurerais pas que ses économies n'eussent payé souvent des fournisseurs trop pressants. Herbert, qu'elle a vu naître, qu'elle a nourri, tient la place de Dieu dans ce cœur aux sentiments violents.

Jamais les mains de Colette ne se joignent pour une prière; jamais je ne la vois à l'église du vil-

lage; mais elle se mettrait volontiers à genoux devant son jeune maître, et tout ce qui touche à sa personne est une chose sacro-sainte. Comment se fait-il, avec cela, et malgré tout mon bon vouloir, que Colette ressente pour moi une véritable antipathie? Car, je le devine, sous les formules respectueuses, sous les révérences se cache une antipathie réelle. Même, ces formules respectueuses, ces révérences me semblent affectées; et je pense parfois, devant les lèvres pincées, les airs raides du « loup-garou », qu'elle est furieuse de ce que j'ai épousé Herbert.

Halte-là, madame Colette! Nous ne sommes pas allée à la recherche du marquis et de son marquisat, vous le savez bien? Nous étions très tranquille, très heureuse, plus tranquille, plus heureuse que nous ne le serons jamais, quand M^{me} de Barsannes est venue troubler cette douce quiétude par une demande en mariage. Et, croyez-le, madame Colette, nous avons été plus triste que flattée du choix fait de notre petite personne. Dieu nous a donné une âme, un cœur, donc nous sommes « quelqu'un ». Eh bien! nous voulions un autre « quelqu'un » tout simple comme nous; un chrétien partageant nos croyances; un travailleur dont nous puissions alléger les soucis. Quant à rêver gentilhomme et château, nenni! madame Colette. Et si, maintenant, nous aimons le gentilhomme avec toute l'ardeur de notre nature, avec lui nous quitterions sans regret Barsannes et ses splendeurs pour aller vivre dans la maisonnette de Silvaine la fermière. Peut-être alors votre jeune maître ferait-il un plus noble usage de toutes ses facultés. L'orgueilleuse devise de ses ancêtres ne lui rappelant pas à toute heure qu'il est « très haut », il ne croirait pas déroger en donnant un emploi à sa vie, il ne croirait pas descendre en se rapprochant du pauvre.

Rien que dans le petit trou où nous vivons, que de bien il y aurait à faire, si les châtelains s'unissaient en un commun élan!

* * *

Est-ce bien moi qui suis entrée dans l'arène contre M^{me} de Barsannes? Oui, c'est moi, Sabine. Le moineau a osé livrer bataille à l'aigle. Sentant sa faiblesse, il avait grand'peur, le pauvre! Confiant en la justice de sa cause, il a guerroyé quand même, voulant montrer que l'esprit de conciliation ne va pas jusqu'à la bêtise, la servitude et l'aveuglement. Ah! si je croyais qu'Herbert partageât les sentiments de sa mère, c'en serait fait à tout jamais de mon estime, de mon affection; par conséquent, de mon bonheur. Mais il est étranger à l'incident d'hier, j'en suis certaine, puisque la chose s'est passée sous mes yeux. Voici le fait:

Une famille, que la marquise a beaucoup fréquentée autrefois, allant dans le midi, songea subitement que Barsannes se trouvait sur sa route,

et arriva au château il y a deux jours. Événement! Toute une maisonnée à loger, et une seule chambre présentable!... Cette chambre fut le lot du baron et de la baronne; pour les petits barons et petites baronnes (huit, une vraie nichée!) on installa deux dortoirs. La marquise dissimulait sa contrariété sous des sourires factices; Herbert, très agacé, s'ingéniait pour que ce campement ne fût pas trop défectueux; et moi, tout en lui prêtant mon concours, je m'efforçais de cacher ma gaieté, car j'étais absolument ravie de ce branle-bas.

— C'est absurde de tomber chez les gens sans rien faire! déclara la marquise, quand nous nous trouvâmes seuls.

— Surtout une lapinière pareille, ajouta Herbert, fort irrespectueusement pour la baronnie. Curiosité pure de leur part... Eh bien! ils sont satisfaits maintenant! Ne pouvaient-ils attendre l'an prochain? Toutes les chambres eussent été meublées....

M^{me} de Barsannes l'interrompt.

— Les d'Aulnay sont là, dit-elle, inutile d'évoquer l'an prochain. Songeons plutôt à la journée qu'ils nous donnent. Le baron, grand chasseur, ira volontiers faire avec toi une battue dans la forêt; et, pendant que je m'occuperai de M^{me} d'Aulnay et des enfants, Sabine voudra bien aller à Vorey avec ma liste de commissions. Nous allons inviter à dîner M^{lle} de Tournemire, le colonel d'Ambremont, et notre vieil ami Allot.

Elle hésita une seconde, puis demanda:

— Votre frère viendrait-il, Sabine? C'est un charmant causeur, plein d'entrain! Je ne parle pas de M. Guedry, qui, évidemment, ne peut s'absenter la semaine.

Moi, naïve, je m'écriai:

— Mais si! père a un contre-maître dont il est sûr. Comme il sera heureux de passer la soirée à Barsannes! Je me charge de l'invitation.

— Il est plus correct que ma mère écrive un petit mot, dit alors Herbert; vous le donnerez en allant faire vos emplettes, car vous ne passeriez pas devant la villa sans entrer, n'est-ce pas? Tom, pendant ce temps, ira chez maître Allot.

Je souris... Et, tout en regardant courir sur le papier la plume de la marquise, je me sentais le cœur joyeux, oh! si joyeux! à l'idée du plaisir de père...

M^{me} de Barsannes me donna son billet tout cacheté, ce qui, pour le coup, ne me sembla pas « correct »; mais elle paraissait si préoccupée que je mis cet oubli sur le compte des agacements de la journée.

Cinq heures sonnaient à l'horloge de l'église quand je partis hier matin. Le froid était piquant, mais Herbert avait fait mettre une boule d'eau chaude dans le coupé, des fourrures. Je me trouvais délicieusement bien! si bien que, peu à peu, une douce somnolence m'envahit toute, et Reine, la femme de chambre qui m'avait suivie, dut me

réveiller quand nous arrivâmes à Vorey. Père venait de partir pour la fabrique. Comme j'étais fort pressée, je priai le vieux François, accouru à mon coup de sonnette, de lui porter la lettre de la marquise, et de l'avertir que, dans une heure, je reviendrais à la villa.

Une heure plus tard, je l'aperçus avec André à la fenêtre du salon, guettant mon retour... Ah! les bons baisers! Il y avait huit jours que nous nous étions vus, et cela nous paraissait si long à tous les trois!

— Père, dis-je, enfin, en regardant la pendule dont l'aiguille marchait trop vite à mon gré, je dois être de retour à Barsannes avant le déjeuner, il est donc temps de partir; mais notre séparation ne sera pas longue. Venez de bonne heure, afin que je puisse jouir de vous. André, je te recommande de surveiller la toilette de père; une mention spéciale pour la cravate et les gants, car les barons vont ouvrir des yeux!...

Je riais... Mais ils ne riaient pas, eux! André regardait père; père, tout triste, regardait André. J'allais demander l'explication de ce manège, quand André s'écria tout à coup :

— Tu n'as donc pas lu le billet de M^{me} de Barsannes?

— Non, répondis-je, oppressée d'une soudaine angoisse.

— Tiens, le voilà! Notre père n'est pas invité, ainsi que tu parais le croire. C'est fâcheux! Daubry étant là, il pouvait parfaitement s'absenter. Comment n'as-tu pas pensé à le dire à la marquise?

Mon cœur battait à si grands coups qu'il me fut impossible de prononcer un seul mot. Je pris le billet, et, me retirant dans l'embrasure de la croisée, je parcourus les quelques lignes tracées par M^{me} de Barsannes :

« Cher monsieur,

« De vieux amis nous arrivant à l'improviste, nous organisons en toute hâte une réunion intime à laquelle j'eusse vivement désiré voir M. Gueldry prendre part; mais je sais que, pendant la semaine, il ne quitte pas la fabrique, mon invitation serait donc inopportune. Voulez-vous lui exprimer nos regrets sincères, et le prier de venir déjeuner dimanche, à Barsannes, pour compenser un peu ce contre-temps? Quant à vous, vous êtes des nôtres, n'est-ce pas? Nous y comptons, et, sur cette assurance, je vous dis : au revoir!

« Marquise DE BARSANNES. »

C'était court. Toutefois, j'avais eu le temps de

me « ressaisir », et quand la voix d'André fit « eh bien »? d'un bond, je me jetai au cou de père, embrassant follement ses yeux de peur qu'il ne vit deux larmes qui, malgré moi, coulaient sur mes joues.

— Je comprends ce qui s'est passé, lui dis-je : la marquise, certaine que vous ne pouviez venir, avait écrit à André, et, apprenant par moi, à une heure tardive (11 heures du soir), que Daubry vous remplacerait, elle a oublié de refaire son invitation, ou s'est trompée, et m'a donnée l'ancienne. Elle est excusable, car vous pensez quelle a été sa contrariété en voyant une famille de dix personnes tomber à l'improviste dans un château dont les chambres d'amis, à part une, ressemblent à des salles de danse pour les rats. Mon petit père aimé, ce billet est à déchirer, vous pouvez en être convaincu, et, ce soir, vous viendrez ou, je vous l'affirme, je quitte tout le monde pour venir à la villa.

— C'est qu'elle le ferait vraiment, murmura père, se parlant à lui-même.

Et, plus haut, d'une voix subitement attristée :

— Sais-tu ce que j'avais pensé en lisant ces lignes?... Que la marquise ne voulait pas du papa Gueldry avec ses nobles convives. Je ne m'illusionne pas, mon enfant; je suis lourd, commun, sans instruction, sans bonnes manières; un paysan, un vulgaire ouvrier, en un mot. Depuis une heure, j'ai le cœur serré comme par une griffe de fer. Est-ce l'orgueil? Peut-être; mais, je me suis dit : « Si Sabine s'aperçoit qu'on dédaigne son père, elle souffrira terriblement. » Or, te voir souffrir, alors que c'est nous qui t'avons poussée à ce mariage....

Il ne put achever... Le son de sa voix, l'altération de son visage, l'émotion lui étreignant la gorge me révélaient si clairement sa torture morale que je me mis à rire... pour ne pas éclater en sanglots...

— Oh! père, si M^{me} de Barsannes et Herbert vous entendaient! Est-il permis d'avoir des idées pareilles! Allons, je m'en vais. Tom doit geler sur son siège, et je serai responsable des éternuements de Litt et de Diana. A ce soir... La cravate, les gants, n'oubliez pas... Et puis, je vous en prie, apportez-moi quelques roses pour fleurir mon petit salon. Il y en a dans la serre de Barsannes, mais elles sont loin d'égaler celles de mon vieux François.

M. AIGUEPERSE.

(La suite au prochain numéro.)





EN JOUANT

SUITE

VIII



La chaleur tombant un peu, vers six heures, Michelle appela ses chiens et partit à la recherche de Bertrand qui, depuis trois heures, pêchait à la ligne en un trou de gave. Ils s'étaient donné rendez-vous à l'endroit où la grand'route passe, en un pont suspendu, au-dessus du torrent, paisible en cet endroit. A l'allure rapide qu'aimait la jeune fille, elle avait une demi-heure de marche à faire pour arriver là. Bertrand et elle pouvaient être de retour au dîner de sept heures. D'ailleurs, Ninette attendrait « le poisson de monsieur ».

Michelle, en marchant, suivait sa pensée et, comme toujours maintenant, sa pensée allait vers Yves. Ils se voyaient au moins deux fois par semaine, depuis que les répétitions étaient commencées, et, chaque fois, s'étonnant que ce fût possible, Michelle croyait l'aimer davantage. Peu à peu, si habilement et graduellement qu'elle n'avait pu s'en rendre compte, Yves avait créé autour de la jeune fille une atmosphère de tendresse troublante et passionnée à laquelle, très vite, son cœur s'était habitué et sans laquelle il lui semblait qu'elle n'eût pu vivre. Elle était trop confiante, trop aveuglée par cet astre nouveau qui se levait en elle pour remarquer l'excessive prudence que le jeune homme apportait dans ses aveux mêmes, alors que, naïvement, elle lui laissait voir la place à jamais conquise par lui dans sa vie. Elle jouissait trop du présent pour songer à l'avenir et, lorsqu'elle y songeait, tout naturellement, il lui paraissait lumineux et facile, venant d'Yves et allant à lui.

Des bestiaux suivaient la route, remuant de leurs pieds lourds la poussière épaisse et légère. De leurs grands yeux tranquilles, ils regardaient venir

la jeune fille, baissant un peu les cornes au passage des chiens aboyeurs et taquins; Michelle rappelait ses chiens, le bouvier poussait ses bêtes, saluant la jeune fille d'un amical bonjour. Puis la route, de nouveau, redevenait solitaire, et Michelle reprenait ses rêves, interrompus un instant.

Au rendez-vous convenu, Bertrand n'était pas encore; Michelle s'accouda sur le pont pour l'attendre. Le soleil, disparu derrière les coteaux, dorait encore d'un dernier rayon les cimes bleues des Pyrénées. Sur les neiges restées à leurs sommets, de grandes coulées roses se déplaçaient. Le ciel très bleu, d'un bleu vert de turquoise, se mirait dans le gave, dont les flots ralentis s'élargissaient en lac paisible, coupé d'îlots blancs de cailloux, d'îlots verts de jeunes aulnes. Sous le pont, déchirant l'eau profonde et glauque, brillait çà et là, brusquement, le ventre d'argent des truites, sautant aux mouches, ou l'acier bleu des cabots rapides. A l'autre horizon, celui vers lequel fuyait le gave, s'étendait une brume mauve, d'un mauve ardent que l'eau reflétait; et les arbres du bord, peupliers, trembles et chênes, paraissaient mauves aussi et lointains.

La clochette d'un vélo tinta sur la route; Michelle vit l'éclair blanc des roues, et son cœur se mit à battre follement. Elle ne se demanda pas ce qu'Yves, à cette heure tardive, viendrait faire si loin de la Houn; sûre que c'était lui, et toute pâle comme elle pâlisait chaque fois qu'il approchait, elle marcha au-devant du jeune homme. Maintenant, elle distinguait le veston de flanelle blanche et la façon qu'avait Yves de porter son canotier: c'était bien lui. A son tour, reconnaissant Michelle, il hâta son allure et vint s'arrêter net devant la jeune fille.

— Bonjour! dit-il joyeusement. Comment se fait-il que vous soyez là?... Vous ne saviez pas que je viendrais?

— Non. J'attends Bertrand...

Elle lui expliqua son rendez-vous avec son frère; ils revinrent au pont l'un près de l'autre, Yves poussant sa machine. Il disait sa surprise de la voir tout à coup devant lui, quelle joie ç'avait été pour lui.

— Où alliez-vous, interrogea-t-elle?

— Chez vous. Ma mère m'envoyait en ambassade demander si un pique-nique vous plairait

pour après-demain. J'ai une lettre pour M^{lle} de Housay...

Il ajouta négligemment :

— Claude est arrivée.

— Ah ! dit Michelle, elle est là !

Il y avait de l'effroi dans sa voix. Yves demanda tendrement :

— Cela vous fâche ?

Elle protesta qu'elle serait, au contraire, heureuse de connaître la cousine d'Yves ; mais il n'en crut rien, ayant appris à lire en Michelle comme en un livre familier dont il connaissait tous les caractères.

Ils étaient arrivés sur le pont. Comme tout à l'heure, Michelle s'appuya sur le parapet, en face de l'horizon mauve, mélancolique et lointain. Près d'elle, Yves s'accouda.

— Bertrand est en retard.

— Tant mieux, dit Yves.

— Vous n'aurez jamais le temps de venir jusqu'à la maison... ou bien vous resterez dîner.

— Cela, je ne le puis pas. Ma mère, à qui j'ai juré de rentrer, serait inquiète.

— Vous serez en retard.

— On ne m'attendra guère avant sept heures et demie. Je vais vous laisser ma lettre ; et, si M^{lle} de Housay ne nous fait rien dire, nous penserons que c'est accepté et nous serons, après-demain, au rendez-vous. Ma mère donne les détails dans sa lettre. J'attends encore une minute, et puis je me sauve.

— Vous allez très vite, avec votre vélo...

— Il y a longtemps que je serais chez vous si je n'avais pas été si curieux.

— Si curieux ?

— Oui. J'ai vu à cent mètres d'ici stationner, à l'entrée d'un chemin filant sous bois, trois voitures mystérieuses, trois landaus de louage, dont les cochers, descendus de leurs sièges, semblaient s'entretenir de choses graves... Alors, comme je savais que le chemin aboutit, au bout de quelques pas, à une sorte de clairière sablée où un duel fameux a eu lieu — il y a longtemps déjà — j'ai forgé un roman dans ma tête et, pour en voir le dénouement, j'ai été m'asseoir près de là, guettant le moment où l'on rapporterait le blessé, le mort, peut-être. L'heure me semblait incorrecte : il est plus chic de se battre le matin. Je guettais un coup de feu ou un cliquetis d'épées...

— Ah ! c'est horrible, cela !

— Horrible... Cela dépend de la cause du duel... Vous croyez que je ne me battrais pas volontiers pour vous ?

— Taisez-vous, taisez-vous ! C'est affreux, ce que vous dites !

— Enfin, reprit Yves, ma patience a été récompensée.

— Ah ! mon Dieu, vous avez vu les combattants.

— J'ai vu les combattants... Ils revenaient vers les voitures, encore armés... de bouteilles de

champagne vides et de paniers... C'était un pique-nique de bons bourgeois.

— Oh ! que vous m'avez fait peur !

— Il n'y avait pas de quoi ! N'est-ce pas votre frère qui s'avance bravement au milieu des broussailles, des ronces et des cailloux de cette rive poétique ?

— Oui. Il n'a pas l'air de se douter qu'il est tout près de sept heures.

— Regardez... Pourquoi s'arrête-t-il ? Qu'est-ce qui l'effraie ?

Michelle se mit à rire :

— Il ne vous reconnaît pas ; appelons-le... Ohé ! Ohé !

— Ohé ! cria Bertrand...

Yves se rapprocha de Michelle.

— Dites-moi bien vite, avant que votre frère soit là, si vous êtes contente de m'avoir rencontré...

Elle répondit, souriante :

— Vous le savez bien.

— C'est que... il y a des choses que je m'imaginais savoir et dont, au fond, je ne suis pas sûr, et cela m'attriste.

— Qu'est-ce donc ?

Il dit très bas :

— Que vous m'aimez.

Elle ne répondit rien. Il insista :

— Est-ce vrai ?

Alors, comme la première fois, elle dit :

— Vous le savez bien !

Et ils se turent un moment. Puis, Yves reprit, gêné un peu :

— Vous n'avez rien dit... encore ?

— Non, rien.

— A personne ?

— A personne...

Il parut plus tranquille et continua, donnant à sa voix les inflexions les plus tendres, afin de faire accepter mieux ce qu'il avait à dire :

— Il faut me promettre de bien garder notre secret... Maintenant surtout... on nous séparerait.

Elle s'indigna :

— Qui oserait ? Laisseriez-vous faire ?

— Non, certainement... jamais ! mais cela vaut mieux pourtant d'être sages et prudents.

Il insista, têtu et caressant :

— Promettez-le, si vous m'aimez un peu...

— Je ferai comme vous voudrez.

Bertrand approchait. Il cria gaiement :

— Ne vous gênez pas !

Et les rejoignit sur le pont, en agitant triomphalement le filet où, dans une poignée d'herbe, deux truites et quelques goujons déjà se raidissaient.

IX

JOURNAL DE MICHELLE

« J'avais tort de m'inquiéter, de me rendre

jalouse à l'avance de cette « grande Claude », comme l'appelle M^{me} Derroy. Grande, en effet, plus grande qu'Yves; il faut qu'elle ait la taille merveilleuse qu'elle possède pour être gracieuse avec ces proportions. Elle n'a pas un mouvement heurté, pas un geste qui ne soit comme fondu avec le geste précédent. On la regarde, par plaisir, aller et venir, se lever, s'asseoir, et on la regarde aussi parler, tant les mouvements de ses lèvres semblent faits pour mettre en valeur le dessin de la bouche et l'éclat des dents très blanches. Et tout cela est naturel, ou semble tel, peut-être par l'effet d'une longue pratique. Yves et elle sont très bons amis, comme on le doit entre cousin et cousine, mais sans l'ombre de coquetterie du côté de Claude, de galanterie du côté de Yves. Celui pour lequel, presque tout de suite, elle s'est mise en frais, c'est Bertrand, et je crois que lui aussi a voulu plaire. C'était bien ainsi.

« Nous formions, Yves me l'a dit tout bas, partie carrée, et ce pique-nique que je redoutais a été fort gai. Grand'mère seule nous avait accompagnés, tante Laure ayant été prise, en s'éveillant, d'une migraine affreuse, M^{me} Derroy, je m'imaginais, n'a pas dû beaucoup la regretter; elle s'entend mieux avec grand'mère, toujours si en train, aussi *allante* que nous, les jeunes.

« Le pique-nique avait lieu sur un coteau d'où l'on découvre une vue splendide. Mais j'avais mieux à faire qu'à regarder le paysage : j'avais à m'occuper d'Yves, de mon Yves toujours plus cher! Je cherche parfois à comprendre comment il s'y est pris pour se mettre si bien en moi, que mon *moi* vraiment n'existe plus. Je ne suis qu'un écho, un reflet, une ombre d'Yves. Et, s'il disparaissait, je disparaîtrais aussi, ou ne serais plus qu'une pauvre chose sans chaleur et sans vie... comme le deviendrait la belle lune d'or pâle si le soleil cessait de l'animer de sa lumière...

« J'ai peur souvent que le rayonnement qui est en moi ne se trahisse dans mes yeux, dans ma voix, dans ma façon d'être. Que diraient tante Laure et Bertrand s'ils savaient! Parfois, il me semble que tante Laure m'embrasse plus tendrement, comme si elle se doutait qu'une partie de mon cœur est toujours maintenant loin de la Fougeraie, et comme si elle voulait le rappeler... Pauvre tante chérie! C'est mal à moi de ne pas lui avouer l'amour d'Yves, et surtout mon amour pour Yves... Mais puisqu'il ne veut pas!

« Cela m'a peinée, d'abord, qu'il exige le mystère que, de moi-même, d'ailleurs, je gardais. Est-ce qu'il n'est pas libre? libre de choisir? Est-ce donc sa mère qui me repousserait? Elle est trop affectueuse avec moi pour que je redoute une opposition venant d'elle... Je ne comprends pas, mais j'ai foi en *lui*, et j'attends...

« J'attends, gardant en moi, ainsi qu'il le désire, tout mon grand trésor de tendresse, tout mon cher secret!

« D'abord, grand'mère m'interrogeait: « Hé bien, petite, hé bien? » Je lui répondais vaguement, si vaguement qu'elle a vite compris que je préférerais ne plus rien dire de moi-même. Elle a secoué la tête en souriant: « Mauvais signe, petite, mauvais signe! Je parie que le cahier rose en sait plus que moi! » Je l'ai embrassée, afin de me faire pardonner. « Vous me l'avez donné pour confident, grand'mère! » et je me suis enfuie. Depuis lors, elle ne me questionne plus.

« Le lendemain du pique-nique a eu lieu la première répétition de *La Main leste* avec Claude. Elle joue merveilleusement, comme une actrice, dit Bertrand. Gentiment, elle m'a donné des conseils.

« Hier, répétition générale et dernière. Demain, le grand jour! J'ai vraiment *grand'peur d'avoir peur*. Jusqu'à présent, je suis calme. Bertrand l'est moins. Je crois que la belle Claude le séduit de plus en plus, et qu'il tient à paraître devant elle à son avantage. Or, un acteur qui joue mal ou manque de mémoire est ridicule toujours un peu. Bertrand répète son rôle toute la journée.

« Je n'aurais jamais pensé que mon grand frère, qui aime peu la campagne, prolongerait son séjour aussi facilement. Les Derroy lui sont une bonne ressource, et c'est à eux, je crois, que nous devons de le garder encore. Je me demande ce que deviennent ses élèves, pendant ce temps, et où vont ses clients... Mais je suis trop heureuse de garder notre bel avocat pour le faire songer à ces choses, s'il les oublie.

« Naturellement, demain, après la comédie, on dansera. Le ban et l'arrière-ban des voisins sont convoqués. Il y aura un cotillon... Hélas! Yves le conduira avec sa cousine. C'est un gros crève-cœur pour moi... et pour lui aussi, mais, que faire? Du reste, Claude se tirera mieux que moi de cette difficile mission, et nous aurons le temps, durant la soirée, d'être ensemble et de donner une fois de plus raison à Victor Hugo :

..... On a, dans ces bruyants ébats,
Une liberté plus entière.
C'est la foule, on est seuls en ces salons dorés.
Le bal joyeux nous cache aux regards effarés
Dans un tourbillon de lumière.

Les quadrilles ardents, follement entraînés,
Bondissent. Nous rêvons, l'un sur l'autre inclinés,
Un rêve peut-être impossible.
Sans voir ces fleurs, sans voir ces fronts épanouis,
Nous passons dans ce bal, rayonnants, éblouis
Par une autre fête invisible.

Tandis que, dans leurs yeux, le plaisir brille et luit,
Nous voudrions, troublés par la joie et le bruit,
Nous enfuir sous de chastes voiles.
La foule rit, notre âme est plus ravie encor.
Pour eux, à ces plafonds brillent les lustres d'or,
Et pour nous, plus haut, les étoiles.

.....
« Michelle! où es-tu? »
Michelle ferma brusquement son cahier, et cria :

— Ici, grand'mère... Je viens...

Et, serrant le précieux confident enrubanné, discret et fleurant bon, elle courut dans la chambre de Mme de Housay. Celle-ci, assise sur une chaise basse, devant une armoire ouverte, semblait en proie au découragement le plus profond. Autour d'elle, sur le parquet, sur les meubles, sur le lit, était étalé, dans un beau désordre, le contenu de deux malles béantes au milieu de la pièce.

— Dieux ! grand'mère, qu'est-ce que tout cela ?

— Je n'irai pas demain là-bas, dit plaintivement la vieille dame.

— Pourquoi cela, grand'mère.

— Je n'ai rien à mettre... de convenable...

Michelle sourit :

— N'est-ce que cela ? Nous allons combiner une toilette... très jolie... vous verrez, grand'mère... vous serez très bien.

— J'aime mieux n'y pas aller que de vous faire honte...

— Nous faire honte ! quelle idée ! Vous avez votre robe de moire noire ; elle est très belle encore...

— Tout à fait démodée... les manches plates...

— Eh bien ! la jupe a une queue qui n'en finit plus : Rose et moi, nous allons élargir vos manches... en raccourcissant la traîne.

— Mme Derroy m'a confié qu'il entre quatre mètres cinquante d'étoffe dans chacune des manches de sa robe lilas...

— Mme Derroy est encore une très jeune femme, elle...

— Oui, oui, je sais fort bien que je suis vieille et n'ai pas besoin des dernières modes. N'empêche qu'avoir des cheveux blancs ne fait pas qu'on ait envie d'être fagotée.

— Vous pouvez vous fier à moi... N'avez-vous plus confiance en votre petite-fille ? Tenez, j'ai sonné Rose, nous allons tout de suite, devant vous, nous mettre à l'œuvre.

— Et mon bonnet ?

— Celui de Malines... dont je vais changer le nœud.

— Mets-y donc une plume...

— Oh ! grand'mère ! vous n'aimeriez pas mieux ces jolies roses de velours jaunes ?

— Fais comme tu voudras. — Et vous voilà, Rose ? et sans dé, sans ciseaux ? Allez vite chercher tout cela, ma fille, et revenez en courant...

Quand Rose se fut éloignée, Mme de Housay, consolée un peu, vint embrasser Michelle, et lui dit tout bas :

— Tu ne sais pas ? J'ai idée que ce sera pour demain !

— Pour demain... quoi ?

— Qu'on nous parlera de la grande affaire.

Michelle rougit.

— Oui, continua la vieille dame, j'ai le pressentiment que cette fête ne se passera pas sans un événement...

Rose entra, ce qui empêcha Michelle de répondre. Elle aussi, depuis la veille, pressentait que la soirée du lendemain serait décisive :

— Ah ! si grand'mère et elle pouvaient ne pas se tromper !

X

Le rideau, pour la deuxième fois, dut être relevé ; les acteurs, se tenant par la main, saluèrent. Contente d'être applaudie, un peu grisée par son triomphe, Céline, l'ingénue, avait dans les yeux une lueur chaude qui la rendait plus jolie encore et troublante, comme jamais Yves ne l'avait vue. Il le lui dit, et le compliment tendre du jeune homme parut plus précieux à Michelle que tous les mots flatteurs dont on l'écrasait. Mme Derroy ne tarissait pas.

— Mignonne, vous vous êtes révélée ! Vous êtes parfaite ! et jolie ! et du chic ! et de l'entrain !... Et ce regard de la scène onze... quand vous dites : « J'ai tout deviné... » Parfait, je vous dis !... sans restriction ! Quant à M. Bertrand, c'est un amoureux de premier ordre.

— Oui, dit Yves, mais il est injuste qu'un seul rôle ait tous les profits.

Claude se mit à rire.

— Tu peux embrasser ta femme, Mme Legrainard, si ça te dit... C'est toujours ça !

— Oh ! après coup...

Michelle se glissa vers Mme de Housay, prise dans un groupe qui l'accablait d'éloges sur ses petits-enfants.

— Vous êtes contente, grand'mère ?

— Un bijou, ma belle, et Bertrand, merveilleux !

Mlle Laure, elle aussi, jouissait du succès de sa nièce, mais elle se troublait à la pensée que ces quelques semaines de rencontres presque journalières n'avaient rien décidé, rien amené. Trop fine pour ne pas voir qu'un accord de silence s'était fait entre les jeunes gens, elle voyait Michelle s'engager dans une voie mauvaise où déjà sa grande franchise subissait atteinte. Mlle Laure se promettait de faire appel, dès le lendemain, à cette franchise, et si, des confidences de Michelle, il ressortait qu'Yves n'avait, en se faisant aimer d'elle, aucun but sérieux, Mlle de Housay, usant d'autorité, emmènerait la jeune fille, quelque sacrifice d'argent qu'exigerait ce déplacement, et ne la ramènerait à la Fougère qu'après le départ des Derroy pour Paris. Mais que de larmes elle aurait à essuyer ! Michelle comprendrait-elle que son bonheur seul était en jeu ? Ne se mettrait-elle pas à moins aimer sa tante, de qui lui viendraient tant de chagrin ? Toutes ces pensées se croisaient en l'esprit de Mlle de Housay, et elle avait peine à conserver un visage paisible et souriant.

Yves et Michelle, en valsant, la frôlèrent. Elle vit l'affectueux regard du jeune homme, les yeux

francs de Michelle, et un peu d'espoir lui revint. Qui sait ?

Pendant ce temps, la grand'mère préparait les réponses condescendantes qu'elle aurait à faire avant la fin de la soirée, certainement, quand Mme Derroy viendrait lui dire : « Mon fils est fou de votre exquise Michelle... Voulez-vous nous la donner ? »

Il lui paraissait de plus en plus certain que Mme Derroy n'avait organisé cette fête que pour servir d'apothéose aux fiançailles des jeunes gens. Elle regardait aussi la belle Claude, qui valsait avec Bertrand, en souriant, comme si l'avocat lui disait des choses douces et tendres... Avec plus de confiance que M^{lle} Laure, la grand'mère se répétait : « Qui sait ? Qui sait ? »

La chaleur devenait accablante dans la salle où l'on dansait. Ayant remis Claude au bras de son cousin, qui réclamait d'elle une valse, Bertrand voulut se réfugier dans la serre. Mais des couples déjà l'y avaient précédé, et pour ne point gêner les flirts, le jeune homme ne s'arrêta pas. Il alla plus loin, dans un petit salon, désert encore, où les objets du cotillon, rangés en bon ordre, attendaient l'heure de la distribution. La porte-fenêtre était ouverte, séparée du jardin par trois marches de pierre. Bertrand, heureux de respirer un peu d'air pur, alla s'asseoir sur la plus haute marche et se mit à songer vaguement à la clarté des étoiles. Les lumières du salon éclairaient devant lui l'allée et la pelouse, mais l'un des rideaux, tombant droit, le laissait dans l'ombre.

Bertrand pensait à Claude. Tout de suite, elle lui avait plu et, dans leurs rencontres fréquentes, l'affectueuse camaraderie vite établie entre eux grandissait. Très simplement, comme Bertrand allait à Claude, Claude allait à Bertrand, et Michelle et Yves, en s'isolant d'eux, étaient complices involontaires.

Le jeune homme fut tiré de sa rêverie par la voix de Claude. Elle entra dans le salon en disant :

— Viens voir ce cotillon, et surtout me donner la joie de te faire de la morale.

La voix d'Yves, rieuse et gaie, répondit :

— Non, j'aime mieux que tu me répètes combien elle est gentille, et que j'ai bon goût...

Bertrand allait se lever et se montrer; Claude reprit :

— Pauvre Michelle !

Bertrand, instinctivement, garda son immobilité : on parlait de sa sœur, il avait le droit d'entendre... Ce droit, en tout cas, il le prenait. Il allait savoir, enfin, si cet Yves charmant aimait sa sœur ou se jouait d'elle et, que le but justifiait ou non les moyens, le jeune homme, retenant son souffle, écouta.

— Pauvre Michelle ! répétait Claude.

— Je ne la trouve pas à plaindre, pas du tout !

— Elle t'aime, cette petite, et le laisse voir bien clairement.

— Je l'espère bien qu'elle m'aime ! Moi aussi, je t'assure ; j'ai pour elle un vrai sentiment !

— Toi ?

— Moi.

— Ça durera ?

— Ah !... ça, ma chère enfant, je n'en sais rien...

— Ce que vivent les roses ?

— Non, vrai ! C'est sérieux. Ça durera tant qu'elle voudra.

— Toute ta vie, alors ! Elle ne rêve qu'une chose, j'en suis sûre, c'est de t'épouser... et non par calcul, pour le bien-être luxueux que tu lui donnerais, mais parce qu'elle t'aime *pour de bon*... elle t'aimerait pauvre comme Job !

— Tu rêves ! Elle est trop intelligente pour n'avoir pas deviné que je ne puis me passer de la vie large et facile à laquelle je suis habitué. Et ma fortune — ce du moins dont ma chère et jeune mère consentira à se priver pour moi lors de mon mariage — suffira tout juste à mon entretien. C'est maman qui a le sac...

— Alors ?

— Alors, je ferai comme a fait mon père, j'épouserai la grosse somme, mais plus tard, beaucoup plus tard... quand j'aurai joui de cette délicieuse idylle...

Claude se redressa et, la voix colère :

— Oui, vous voilà bien les hommes : égoïstes, cruels et faux ! oui, *faux* !

— Je ne lui ai jamais parlé de l'épouser...

— Non, oh ! non, sans doute ! Mais, as-tu dit à cette enfant : « Donnez-moi votre cœur pour un temps... long ou court, cela dépendra des circonstances ; après quoi, si j'en ai assez, je vous délierai de tout serment de tendresse, je passerai mon chemin et vous pourrez faire alors ce que je ferai : entrer dans le sérieux de la vie par un mariage de raison, où nos cœurs, du reste, n'auraient rien à voir... » Lui as-tu parlé de la sorte ? Non, j'en suis bien sûre. Tu l'as enveloppée, troublée, bouleversée par un sentiment nouveau pour elle, mais dont tu joues en dilettante, et tu n'as eu aucun remords, aucun ! — sachant qu'un jour tu devais les briser — à faire naître en elle les rêves fous dont on vit et dont aussi l'on meurt...

Yves l'interrompit d'un éclat de rire.

— Hé ! là ! là ! ma chère, qu'est-ce que mes pareils t'ont fait ?

— Tes pareils ? J'en suis fâchée pour toi, mais ils ne valent pas cher, tes pareils !

— Merci !

Alors, Bertrand, qui jusque-là s'était contenu et sentait grandir en lui une de ces colères froides contre lesquelles il ne pouvait lutter longtemps, Bertrand entra dans le salon, et dit d'une voix cinglante :

— M^{lle} Claude a raison, vous ne valez pas cher ! Puis se retournant vers la jeune fille, atterrée :

— Excusez-nous, mademoiselle, M. Derroy et moi avons à causer ensemble.

Et, suivi de Yves, très pâle, il descendit dans le jardin.

Ce fut Yves qui, le premier, parla, rageur et violent :

— Savez-vous comment on appelle ce que vous venez de faire ?

— C'est vous maintenant qui élevez la voix ?

— Vous avez, continua Yves plus furieux, vous avez écouté aux portes comme un valet ! Vous...

Le gant de Bertrand, lui fouettant le visage, l'empêcha d'achever. Il eut un cri de colère, puis, subitement calmé, il dit :

— C'est bien, monsieur, mes amis seront demain chez vous. Je n'ai pas besoin de vous affirmer que le nom de M^{lle} de Housay ne sera pas prononcé.

Bertrand aussi, maintenant, était calme en apparence ; il répondit, la voix tranquille :

— Querelle de jeu ?

— Comme il vous plaira, dit Yves.

Et il rentra.

Bertrand, demeuré seul, se demanda ce qu'il devait faire. Il lui paraissait impossible de rester un moment de plus dans cette maison. Mais pour enlever sa sœur en pleine fête, pour arracher M^{me} de Housay à cette soirée où elle triomphait en Michelle, quelle raison leur donner ? Seule, tante Laure devinerait peut-être... Et il ne fallait pas qu'elle devinât. Une voix étouffée lui fit relever la tête. Claude, debout dans le cadre lumineux de la fenêtre, l'appelait :

— Monsieur de Housay !

— Mademoiselle ?

— C'est arrangé, n'est-ce pas ? Vous n'allez pas vous battre ?

— Nous battre ? Quelle folie !

— Bien vrai ? Vous avez seulement donné à mon cousin la leçon qu'il méritait ? Oui, c'est vrai, il est très coupable... mais... Non ! Je ne suis pas tranquille ! Dites-moi que c'est fini !

Elle parlait d'une voix sourde, tremblante d'an-

goisse. Bertrand regardait son beau visage éclairé seulement par la lueur blanche des étoiles et qui semblait si pâle ! d'une pâleur de cire, où les yeux, très noirs, paraissaient plus noirs encore. Comme elle répétait, ainsi qu'une enfant épeurée qui veut qu'on la rassure : « Dites, dites que c'est vrai ? » Bertrand gravit une marche et, se trouvant à la hauteur des fines mains qui, nerveusement, se joignaient, il les prit dans les siennes et doucement les baisa. Elle le laissait faire. Des larmes, maintenant, glissaient lentement sur ses joues froides... Et, en la voyant si différente d'elle-même, vivante, enfin, sans grâce factice, Bertrand songea au second rêve de sa grand'mère et se sentit triste, triste à pleurer, de le voir se briser avec l'autre, fatalement...

Oubliant qu'il se trahissait, il dit gravement :

— Je ferai tout ce qui dépendra de moi pour que vous n'ayez pas de peine.

— Mon Dieu ! s'écria-t-elle, je savais bien ! Vous vous battez !

Et, en sanglotant, elle s'enfuit.

Presque aussitôt, M^{me} Derroy entrant dans le petit salon et voyant Bertrand sur le perron l'appela :

— Monsieur de Housay ! On va commencer le cotillon ; j'ai aperçu votre danseuse qui vous cherche, l'air anxieux. Votre amour de sœur est déjà en place... c'est un plaisir de voir comme elle s'amuse ! Avez-vous vu Claude ?

— Elle sort d'ici à l'instant...

— Ah ! Je pense qu'elle n'oublie pas qu'on l'attend pour commencer... Offrez-moi donc votre bras et allons au buffet retrouver des forces.

Et comme distraite elle prenait le bras droit du jeune homme, douloureusement il songea que ce même bras, sur lequel la mère confiante et joyeuse s'appuyait, devait s'armer bientôt contre son fils.

MARIE T.

(La fin au prochain numéro.)



LA RENCONTRE

*On voit jaser et rire ensemble
Les petits enfants et les vieux.
Ils ont de longs discours ; il semble
Qu'entre eux ils se comprennent mieux.*

*Car, sur la grande route humaine,
Devant les portes de la nuit,
L'être que le destin amène
Croise celui qu'il reconduit.*

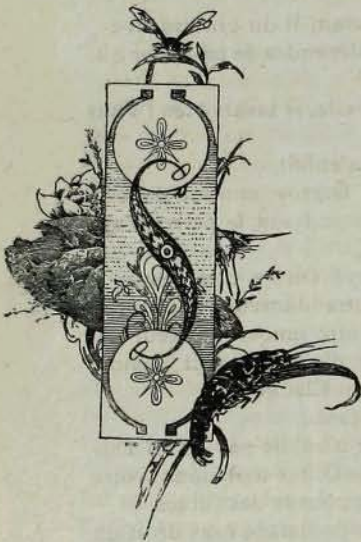
*Le vieillard remporte du monde
Un cœur instruit, des yeux voilés.
L'enfant vient d'une ombre profonde
Avec des regards étoilés.*

*Ils se rapprochent d'un air tendre,
Ils se cherchent, toujours d'accord,
Les enfants, déjà, pour apprendre,
Et les vieillards pour rire encor.*

CLAUDE ALITTE.



Causerie de Quinzaine



1 votre journal ne vous parle jamais de politique, vous savez, n'est-ce pas, chères lectrices, quelle émotion nous fait vibrer chaque fois que le patriotisme est en cause et vous devinez que la Russie aura la place d'honneur aujourd'hui dans cette Causerie.

— Tu peux lire les premières colonnes du journal, vous a-t-on dit pendant quelques jours, et vite, profitant de la permission

octroyée, vous avez dévoré ces longues pages d'une délicieuse monotonie dans les hommages rendus à la France en la personne de son président; comme vos parents, comme nous tous, vous cherchiez toujours ce grand mot d'alliance qui a été dit au dernier toast : couronnement suprême du triomphal voyage.

L'effet produit en France, par ce mot magique, a été indescriptible; dans combien de foyers, le père s'est-il élancé, le journal en mains, dans la pièce où se réunit la famille?

— Ça y est, ça y est !

— Quoi ? Qu'y a-t-il ? ont demandé la mère et les enfants surpris dans leur travail ou leurs jeux.

— L'alliance russe ! lisez là, à la première page. Le Président l'a dit, le Czar l'a répété : « Deux nations amies et alliées ».

Et chacun a voulu lire; les tout petits, grimpés sur la pointe des pieds, n'y comprenant rien mais lisant tout de même, et elles ont été bien vite sues par cœur, ces phrases qui parlent de paix aux mères et aux sœurs.

Là-bas, les cœurs ont battu à l'unisson des nôtres, et des lettres de nos chères abonnées russes nous ont dit leur joie de cette fraternelle

union; nous les remercions, ici, de leur touchante pensée.

Quelques Français, en dehors du monde officiel, ont pu suivre de près le voyage présidentiel sur un steamer transatlantique, le *Versailles*, frété par la *Revue générale des Sciences*.

Ces expéditions en commun, maintenant organisées en toutes circonstances, facilitent beaucoup les grands déplacements et nous rendent Jérusalem plus accessible que ne l'était Marseille pour nos grands-pères. Les billets circulaires laissent une plus grande liberté individuelle et sont préférables pour les excursions; il n'est pas toujours besoin d'aller très loin pour s'initier à des institutions fort différentes des nôtres et, par cela, même intéressantes.

Savez-vous, par exemple, chères lectrices, ce que c'est qu'un béguinage, et vous plairait-il de visiter celui qui avoisine Gand ? Cette calme promenade nous remettra des émotions de tout à l'heure. Représentez-vous aux portes de la ville, un grand village ou plutôt une petite bourgade dont les rues nombreuses s'entre-croisent. Les maisons, uniformes d'aspect, diffèrent seulement par quelques détails : au-dessus de chaque entrée, un nom et une statue de saint, un jardinet devant. Sur les fenêtres, des touffes de fleurs d'automne, l'ancien chrysanthème droit comme un cierge; rien des échevellements de ses frères de l'Exposition d'horticulture. Parfois, une cage haut placée, à l'abri des entreprises du chat, qui dort, pelotonné, sur le seuil. Derrière la vitre, un profil de femme, la tête couverte d'une coiffe, et penchée sur le métier à dentelle. L'intérieur de la maisonnette est d'une netteté méticuleuse : planchers lavés chaque jour, cuivres étincelants sur les murs d'un blanc cru, partout cette propreté des couvents de femmes qui devient une obsession pour celles qui en subissent le jaloux attrait. Les béguines vendent aux étrangers le produit de leur travail, prix calculé d'après le temps employé; elles apportent beaucoup de simplicité et une certaine dignité dans ces transactions commerciales.

La plupart vivent avec une autre femme, parente ou amie, qui les aide et leur tient compagnie; chaque année, elles retournent passer quelque temps dans leur famille.

Pendant que nous errons dans les rues désertes, soudain la cloche tinte; aussitôt, chaque béguine, son voile à la main, sort de sa maison; on les voit par centaines dans les rues, se dirigeant à pas pressés vers la grande église. Du couvent des novices s'avance la longue théorie de celles qui commencent, et vivent d'abord tout à fait en commun. Chacune gagne sa place, indiquée par un tabouret soutenant ses livres; le signal est donné par la Bonne Dame — supérieure — tous les voiles couvrent les têtes, et les chants commencent, voix alternées ou réunies, suivant la rubrique du jour.

A la fin de l'office, vieilles et jeunes repassent; elles ont le teint pâli des femmes qui travaillent de longues heures enfermées; les physionomies sont calmes, le regard doux, les mains sont maigres et blanches.

En général, les béguines se recrutent dans la petite bourgeoisie, ou la paysannerie aisée: veuves peu tentées de chercher de nouveau le bonheur qui leur a failli; filles, heureuses d'une vie semi-religieuse, laissant un certain façonnement personnel aux détails de l'existence. Une pureté d'hermine, un cœur très équilibré, une volonté bien assise sont exigés des postulantes. Une des gloires de l'association est que les retours au monde des professes sont extrêmement rares. Les béguinages n'ont pas passé la frontière; ce juste milieu entre le monde et le cloître ne suffirait pas à satisfaire l'élan des jeunes Françaises qui se donnent à Dieu; fruit du sol flamand, ce mode d'existence y répond aux attrait des âmes; les adhérentes de ces communautés, en Belgique, l'attestent par leur nombre; pourtant, il y a un mois, à bien peu de distance, se tenait le Congrès international féministe belge et, bien que les *oratrices* fussent plus raisonnables et plus pratiques que leurs co-religionnaires de France, elles étaient la vivante antithèse des béguines de Gand.

Ne rentrons pas en France sans passer par l'Exposition de Bruxelles, un des grands événements de l'année comme manifestation industrielle et commerciale. Notre orgueil national peut s'y sentir

flatté; de l'avis universel, la section française est une des plus intéressantes comme agencement, décoration artistique et supériorité des objets exposés.

Est-ce le désir de faire encore mieux qui a stimulé les imaginations françaises et étrangères, mais la commission qui examine les projets d'initiative privée pour l'Exposition de 1900 est littéralement sur les dents, elle en a passé en revue des centaines et n'est pas au bout de ses peines. Notons-en quelques-uns au passage: restaurants sous la Seine — pas gais et probablement humides; — balançoires s'élevant à 200 mètres, et contenant 60 personnes; — quel panier à salade! — restaurant mobile, monté sur une plate-forme, et virant, de haut en bas, le long d'un pas de vis; — autant déjeuner sur un paquebot pendant un cyclone; — on propose aussi un voyage la tête en bas, se fiant à la force centrifuge — pas si confiantes, n'est-ce pas? Enfin, comme si la première tour Eiffel ne nous suffisait pas, on suggère d'en élever une seconde, et de les relier l'une à l'autre par un pont suspendu, etc. Même parmi les projets retenus, il n'en est guère qui présentent de véritables nouveautés; le *clou* est encore à trouver, car la rue de Paris, la plate-forme électrique, le grand ballon captif ont eu des devanciers, au moins comme idée générale.

Rentrons dans l'actualité: d'ici peu la vie de château va battre son plein, la mer et les montagnes ont été désertées par leurs hôtes depuis que la chasse appelle sous bois ou à travers plaine ses fervents disciples; on dirait que moins il y a de gibier, plus le nombre des chasseurs augmente; vous me suggérerez que c'est logique, puisque ceci tue cela, mais il y a encore d'autres causes qu'énumèrent, chaque soir, les chasseurs rentrés bredouilles. Oh! ces histoires de chasse, les trouveriez-vous, par hasard, captivantes? Certaines lettres d'abonnées, au sujet des costumes féminins adoptés cette année pour ce genre de sport, me font craindre qu'il n'y ait parmi vous, amies lectrices, plus d'une intrépide chasseresse; qu'elles me pardonnent mon incompetence en matière cynégétique, puisque j'avoue le péché.

EDMÉE.



Pensées et Maximes

Le talent se forme dans la solitude, le caractère dans la société.

(GËTHE.)

Rien n'est si barbare que la vanité.

(M^{me} DE STAEL.)



DEVINETTES

Mots en cœur

Horizontalement : Note de musique. — Dans abbé. — Vieux. — Contraire d'amie. — Terme de menuiserie. — Dans les rillettes. — Consonne.

Verticalement : Les trois quarts d'un peu. — Dans la bouche. — Parer. — Au serpent. — Accident en musique. — Ou Irlande. — Pronom personnel.

(Marguerite Grosjean.)



Mots en éventail

Autour de l'éventail : Héroïne de la Révolution.

De gauche à droite : Mesure romaine. — Instrument de labour. — Proverbe. — Fier. — Requin. — Potage espagnol. — Complot. — Sujet. — Magistrat romain. — Grosse corde. — Gaz. — Dépérissement. — Espèce de poignard. — Petite monnaie turque. — Rivière de France.

(Toujours gaie, à Bolbec.)

X

Mots en carré syllabique

Contrée du nord de l'Europe. — Ville d'Italie. — Ville de Suisse.

(Germandrée.)

Mots en losange

Dans le mois. — Un terrible supplice. — Réunion de vieillards. — Une fleur au calice varié. — Écrit à la main. — Un soldat. — un bon numéro. — Le pain de la respiration. — Instrument de dessin.

(Une ancienne abonnée.)



Charade

L'un, adjectif possessif, se trouve aisément.
Le deux, note de musique, est facile également.
Le trois est la moitié d'un habitant des mers,
Et le tout époque dont la gloire passagère
Rappelle à nos esprits, dans sa pompe olympienne,
Que près du Capitole git la roche tarpéienne.

(Brin de varech.)



EXPLICATION DES DEVINETTES D'AOUT

Logogriphe : Bouillotte, Boule, Bille, Loto, Oie.

Homonymes-fantaisie :

RE
HYACINTHE
VERONIQUE
VIOLETTES
M
AMARANTHE
R
G
U
E
R
I
T
JULIENNES

Epigramme : Marot.

Mots en carré :

JAPON
ADELE
PERIR
OLIVE
NEREE

Mots en coupe :

PROVOCATION
TAMBOURIN
CHARBON
RONCE
MER
LI
BUT
S
N
NEZ
CAPRE
PALOMBE
FROISSURE

Bureau du Journal : 14, rue Drouot. — Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY.

Paris. — Imp. de l'Art, E. Moreau et C^{ie}, 41, rue de la Victoire.